

***La Pointe-aux-Rats* de Georges Forestier: critique du mythe de la colonisation de l'Ouest canadien**

par

François-Xavier Eygun
Mount Saint Vincent University
Halifax (Nouvelle-Écosse)

RÉSUMÉ

Georges Forestier a tiré de son séjour au Manitoba l'essentiel de son inspiration romanesque, limitée il est vrai à deux livres. Son roman *La Pointe-aux-Rats* (Paris, 1907) raconte l'installation de Français au Manitoba à la fin du XIX^e siècle. Face à l'effort de colonisation qui prévalait à l'époque dans l'Ouest, le roman de Forestier décrit une réalité plutôt dérangeante qui critique cette colonisation, ou qui du moins peint l'autre face de cette colonisation.

ABSTRACT

Georges Forestier found nearly all the inspiration for his two books during the years he spent in Manitoba. His novel, *La Pointe-aux-Rats* (Paris, 1907) tells the story of French immigrants who settled in Manitoba at the end of the 19th century. Forestier's novel portrays a rather disturbing reality as it sets out to criticize the massive wave of colonization taking place in the West during this period.

Si, dans un contexte donné, un écrit se permet de prendre le contre-pied du discours propagandiste ou officiel, cet écrit et son auteur sont rejetés et risquent d'être réduits au silence ou contredits. C'est ce qui s'est passé avec le roman *La Pointe-aux-Rats* de Georges Forestier, roman qui, pour certains, est le premier publié en français (1907) sur l'Ouest canadien mais qui n'a eu que peu de lecteurs au Canada puisqu'il fut publié en France. Il a néanmoins eu un écho certain à l'époque. Depuis, cette œuvre a été rejetée dans les oubliettes de l'histoire et de la littérature, mais il est évident

que le sujet traité et surtout la façon dont il a été traité ont discrédité ce roman si éloigné du mythe de la colonisation de l'Ouest. Il nous a paru intéressant de tenter de comprendre en quoi ce roman est une forme de déviance de la ligne officielle de «l'idéologie de la colonisation» de l'Ouest canadien.

Georges Forestier, pseudonyme de George Schaeffer, est né à Paris en 1874 et est mort au front, en 1914, dans les premiers mois de la Première Guerre mondiale, à Rupt-en-Woëvre près de Verdun. On ne sait que très peu de choses sur lui: selon certains, son père aurait été bijoutier, et Georges Forestier lui-même aurait été journaliste. Selon Donatien Frémont dans son livre *Les Français dans l'Ouest canadien*, Georges Forestier se serait installé dans les environs de Sainte-Rose-du-Lac (Manitoba) à la fin du XIX^e siècle après avoir vécu quelque temps au lac des Bois (Ontario), puis à Swan River (Saskatchewan). Il n'aurait pas cultivé ou défriché une terre mais aurait plutôt vécu d'articles qu'il envoyait en France, en particulier pour *Le chasseur français*. Toujours selon Frémont, quelques personnes vivant encore s'en souviennent comme «[d']un jeune homme timide et peu communicatif» (Frémont, 1980, p. 43) qui s'intéressait surtout aux modes de vie des animaux sauvages de la région. On ne sait quand il rentra en France, ni ce qu'il fit par la suite, sauf que son roman fut publié en 1907. Après son décès en 1914, un recueil de nouvelles parut en 1915. Selon Paulette Collet, dans ce volume posthume de nouvelles:

[...] Forestier se révèle aussi un excellent conteur [...] et montre son respect pour les Indiens. Loin de ridiculiser leurs coutumes, ainsi que l'ont fait certains de ses compatriotes, il tente de les comprendre et épouse leur cause contre les trafiquants blancs [...]

Dans l'Ouest canadien est un livre où sont nombreux les personnages pittoresques et émouvants [...] (Collet, 1984, p. 44)

Cette citation pourrait aussi s'appliquer en partie au roman *La Pointe-aux-Rats*.

L'œuvre de Georges Forestier, que certains comme Armand Yon (1965) ont pu voir comme un précurseur de Maurice Constantin-Weyer, ne comprend que deux ouvrages. Quant à ses articles, on en a perdu la trace. Cette œuvre aurait probablement sombré dans l'oubli, si ce n'était le témoignage

qu'elle offre de la colonisation de l'Ouest canadien, colonisation qui, si l'on s'en tient aux sources orales et officielles, fut dure mais grandement bénéfique pour ceux qui réussirent. Forestier ne nie pas cet aspect, mais il présente aussi l'autre face (limitée il est vrai à un groupe de Français restreint dans la perspective de cette présentation) des difficultés insurmontables pour certains face à leur dépaysement et à leur installation dans des lieux où tout était à faire. L'œuvre de Forestier déboulonne le mythe du colon vainqueur des éléments, du pays accueillant où coule le miel et où, selon la propagande, il ne suffisait qu'à se baisser pour trouver et ramasser la fortune. En exergue à son roman, Forestier cite une phrase d'une brochure de colonisation: «Une véritable terre promise enfin! où la fortune et l'aisance attendent l'homme laborieux» (Forestier, 1907, p. 3). D'ailleurs, suite à la publication de *La Pointe-aux-Rats*, deux Français installés au Manitoba, Louis Viel et Léopold Léau, écrivirent et publièrent *L'aisance qui vient* (Louis et Jean, 1911), roman de propagande prenant le contre-pied de celui de Forestier et décrivant les succès de colons français partis s'installer au Manitoba. Cette œuvre de propagande était certainement destinée aux Français de France qui auraient pu être rebutés par une installation dans l'Ouest canadien suite à la lecture de *La Pointe-aux-Rats*.

Le second ouvrage de Forestier, *Dans l'Ouest canadien* (1915), est un recueil de douze nouvelles traitant de divers sujets relatifs à l'Ouest canadien, reprenant d'ailleurs certains thèmes évoqués dans *La Pointe-aux-Rats*. Certaines de ces nouvelles racontent le sort de l'émigrant déchu, comme «Le pique-assiette mondial» ou «Une épave», alors que d'autres mettent en scène des Amérindiens et des Canadiens français. Mais c'est surtout dans le roman *La Pointe-aux-Rats* que la critique de la colonisation est la plus suivie et la plus complète. Il commence avec l'arrivée de colons français à Winnipeg. Le lecteur les rencontre dans le train tout d'abord, puis les suit dans la mêlée de la gare de Winnipeg, avant d'assister à leur installation dans les environs de Sainte-Rose-du-Lac. Nous sommes à la fin du XIX^e siècle, donc il n'y pas de route pour s'y rendre et il n'y a encore que très peu d'habitants, des Métis, des Canadiens français et quelques Français. Le récit de l'installation de ces Français se fait sur

quelques années – sept ans – (sans précision, seulement les indications de 18...), avec les difficultés et aussi les joies. Mais, pour les personnages principaux, ce ne sera qu'une suite d'épreuves jusqu'à ce que l'auteur les abandonne à leur sort, soit morts, soit ruinés ou alors partis pour l'Algérie. Il y a donc un parti pris évident dans cette œuvre.

Avant d'étudier la façon dont la critique de la colonisation se développe et s'inscrit dans ce roman, il faut rappeler ce que fut cette colonisation dans l'Ouest et ce qu'espéraient y trouver les colons sensibles et éblouis par les promesses des agents d'immigration qui sillonnaient le vieux continent et qui étaient rétribués au nombre d'émigrants qu'ils convertissaient à la cause.

Lors de sa création comme province en 1870, le Manitoba était surtout peuplé de Métis francophones ou anglophones. En 1871, la population du Manitoba comprenait 5 694 Métis francophones, 4 076 Métis anglophones, 1 614 Canadiens et Européens et 581 Amérindiens (Dorge, 1976, p. 102). Une fois la rébellion des Métis écrasée, la colonisation du Manitoba alla bon train. L'Ontario étant voisin, beaucoup de colons anglophones y affluèrent, ce qui menaça la présence francophone. Les autorités religieuses, sous l'égide de M^{gr} Taché, se tournèrent vers le Québec pour tenter de recruter des colons francophones et contrer ou du moins équilibrer l'arrivée massive de colons anglophones. Le Québec connaissait alors sa propre émigration vers la Nouvelle-Angleterre. N'était-il pas normal de vouloir garder ces Québécois au Canada et de tenter de les encourager à venir créer une nouvelle entité francophone dans l'Ouest? Cette tentative attira un certain nombre de Canadiens français qui vinrent bien souvent autant des États-Unis que du Québec et qui contribuèrent à créer la plupart des paroisses canadiennes-françaises du Manitoba. Malgré tout, cette tentative de colonisation à partir du Québec fut un demi-échec, et l'arrivée de ces francophones ne suffit pas à contrer l'installation des colons anglophones provenant de l'Ontario ou des nombreux autres immigrants venant d'Europe, qui ne parlaient pas français et qui, petit à petit, s'assimilèrent aux anglophones. Dans les années qui suivirent, les francophones furent relégués au rôle de minorité, au point

d'ailleurs qu'à partir de 1890, l'enseignement du français fut remis en question et même interdit.

À la fin du XIX^e siècle en France commença la crise religieuse de la séparation de l'Église et de l'État qui culmina en 1905 avec la *Loi Combe* et qui força un certain nombre de prêtres à l'exil. Plusieurs vinrent au Canada où ils jouèrent un grand rôle tant dans l'éducation que dans leur vocation de pasteur (Prévost, 1994). Ces prêtres, comme le clergé canadien-français, se méfiaient beaucoup d'éventuels colons français et ne voulaient pas importer au Canada l'esprit de la Révolution française et les idées de l'anticléricalisme ambiant.

Au début des années 1880, on peut lire ce qu'écrivait M^{gr} Laflèche sur l'émigration d'éventuels colons français ou francophones:

Les essais tentés du côté de la France de la Belgique et de la Suisse nous ont amené une si triste population qu'il vaut certainement mieux avoir de bons et honnêtes protestants – car je crois qu'il n'y a rien de pire que des Catholiques avariés par la Révolution – c'est une race qui n'a ni foi, ni loi, et qui ne peut que scandaliser nos bons fidèles. Néanmoins M^{gr} Langevin [de Rimouski] croit qu'en s'entendant directement avec les Évêques de ce pays – l'on pourrait faire venir un certain nombre de bonnes familles (cité dans Painchaud, 1986, p. 169).

L'Église encouragea donc malgré tout une émigration de bons catholiques francophones vers l'Ouest, mais en même temps le gouvernement fédéral avait ouvert un Commissariat général à Paris en 1882, sous l'autorité d'Hector Fabre. C'est ce commissariat, aidé en cela par des organisations laïques, qui recruta le plus d'émigrants français. Cet aspect de la colonisation aura des conséquences sur l'accueil des Français dans l'Ouest, car ils seront plus ou moins bien acceptés par des populations agitées en sous-main, ou du moins prévenues, par le clergé canadien-français. Le roman *La Pointe-aux-Rats* témoigne d'ailleurs de cette quasi-hostilité de la part des Canadiens français envers les Français, la méfiance du clergé et de ses ouailles toutefois n'étant pas le seul facteur. D'autres raisons, comme l'envie, la suffisance et d'autres tendances bien humaines doivent aussi entrer en ligne de compte, et nous aurons l'occasion de revenir là-dessus un peu plus loin.

Un autre aspect de la colonisation, c'est que le Manitoba, comme terre d'établissement, n'avait pas très bonne réputation. En 1888, pour tenter d'y remédier, le ministère de l'Agriculture publia une brochure, que l'on pourrait taxer de propagande, pour prouver, par des témoignages de curés de campagne et de colons ayant réussi, que le pays n'était pas si impossible (sécheresse, histoires de gel, pénurie de bois et autres calamités). Pour le gouvernement fédéral, il s'agit d'embellir la réalité et de lancer ce que Robert Painchaud a nommé: «une idéologie de la colonisation» (Painchaud, 1986, p. 173) et qui va aller en s'amplifiant à partir de 1888 et perdurer au moins jusqu'à la Première Guerre mondiale. Après cela, on ne peut plus vraiment parler de colonisation.

Face à ce discours officiel, il n'est donc pas étonnant qu'un roman remettant en cause les efforts de colonisation ne fût pas très bien reçu, que son auteur Forestier ne figurât pas en très bonne place dans la mythologie de l'Ouest et qu'on cherchât même à le contrecarrer par la publication d'un roman, *L'aisance qui vient*, beaucoup plus dans la ligne de cette «idéologie de la colonisation».

Dans la préface, Georges Forestier nous donne quelques indications sur son roman *La Pointe-aux-Rats*:

Histoire d'une colonie française naissante dans l'Ouest-Canadien [sic]. J'ai mis en scène les principaux types de colons français que l'on y rencontre couramment, les laissant agir et parler, sans commentaires personnels, comme je les ai vus et entendus pendant un séjour de sept années. Je ne suis qu'un écho: au lecteur de conclure (Forestier, 1907, p. 1).

Ce roman nous fait donc assister à l'arrivée et à l'installation d'un groupe de Français à la Pointe-aux-Rats à la fin du XIX^e siècle. Le narrateur fait parler ses personnages avec une préférence marquée pour Villemain qui pourrait être, en partie, le double de l'auteur: il s'agit d'un Français qui, comme Forestier, n'est pas agriculteur et qui vit de la trappe. Ce roman est divisé en trois périodes qui correspondent à l'arrivée des colons («En route» et «L'attaque»), à leur installation («L'action») et à leur échec («Commencement de la fin» et «Les vaincus»).

Ce roman se lit bien. Et pour qui connaît l'Ouest canadien, il offre une tranche d'histoire trempée aux sources

de la réalité, romancée certes, mais dont un certain nombre d'événements et de personnages ont existé et dont on en retrouve la trace. Par exemple, l'histoire de l'homme mort d'épuisement et dévoré par les loups se retrouve dans l'essai de Frémont (1980).

L'auteur s'attache aux péripéties d'un grand nombre de personnages et, pour certains du moins, cherche à comprendre les motivations qui les ont amenés à se lancer dans un tel projet. Il y a donc une étude psychologique assez approfondie mais qui porte les stigmates de son époque, c'est-à-dire assez simpliste et quelque peu larmoyante. Cet aspect alourdit la lecture mais est compensée par une description de la nature qui reste très fraîche et qui rend l'évocation de ce pays attachante. Quant aux personnages, ils ont l'accent du vrai, et leurs péripéties se retrouvent dans la petite histoire de la colonisation du Manitoba. En cela, cette tranche de vie qui resurgit du passé ne peut qu'émouvoir les descendants des colons.

Mais ce roman-témoignage est aussi une critique, une mise en garde adressée à de futurs colons: ailleurs, ce n'est pas nécessairement mieux, et le rêve de faire fortune, de recommencer sa vie, est un rêve qui se nourrit de chimères propagées par des groupes ou des systèmes qui n'ont pas de scrupules à vendre du rêve. C'est le premier axe critique de ce roman. Le deuxième concerne les quelques colons déjà arrivés, les Canadiens français surtout.

Les Franco-Canadiens ayant en général un assez méchant rôle dans cette histoire, je crois devoir insister sur les explications données au cours de la seconde partie. Elles suffiront, j'espère, à faire comprendre qu'il s'agit seulement de certains Canadiens, malheureusement les plus nombreux dans les campagnes nouvelles de l'Ouest, épaves de ce que les Américains appellent dédaigneusement la "French floating population" et mal vus de leurs propres compatriotes.

À mesure qu'une colonie se forme, ces éléments primitifs reculent et disparaissent en partie, remplacés par des fermiers venus directement des provinces de l'Est [...] (Forestier, 1907, p. 1-2)

Le troisième axe critique concerne les colons eux-mêmes et leur manque de préparation. C'est donc une critique du système français, de la société française, qui non seulement

forme mal ses citoyens, mais qui leur inculque aussi toutes sortes de rêves de grandeur, d'une assurance à presque toute épreuve, et que, face à une réalité primitive et sauvage, ces Français se retrouvent complètement démunis jusqu'à ce qu'ils en apprennent les règles et les usages, mais à quel prix!

Le premier axe critique se retrouve surtout au début du roman. D'ailleurs, le premier chapitre de la première partie s'intitule «Les grandes espérances», et c'est bien de cela dont il s'agit: ces futurs colons sont pleins d'une assurance nourrie de la propagande des services d'immigration et de colonisation. Ils se répètent le discours officiel comme les leçons d'un catéchisme épique:

Ah! la vie splendide! s'écriait-il avec une tranquille conviction; la vie active et indépendante au lieu du ramollissement progressif dans l'air empoisonné d'un bureau! La lutte quotidienne contre la sauvage exubérance d'un sol encore vierge, aux avant-postes de la civilisation; l'imprévu remplaçant la routine; l'action enfin! L'action après un si long sommeil, avec l'espace infini devant soi, fouetté par le grand air pur arrivant du désert!... (Forestier, 1907, p. 5)

Les agents d'immigration leur ont promises «[t]erres splendides [...] de l'eau en abondance, du bois en quantité, du foin naturel pour des milliers d'animaux» (Forestier, 1907, p. 8). Et chaque colon, comme dans la fable «Perrette et le pot au lait», de compter ses richesses à venir. Les agents d'immigration contrôlent et manipulent les nouveaux arrivants en les prévenant de se méfier des Français qu'ils pourraient rencontrer à Winnipeg, car ceux-ci ne sont que des ratés qui ont sombré dans la paresse et l'alcool. Pourtant la réalité est différente: ce sont des vaincus, comme le seront bientôt les nouveaux arrivants, et l'histoire de ces déchéances, résumées dans les premiers chapitres, est non seulement poignante mais elle aussi agit comme une indication de ce que sera, en partie, la fin du roman et le destin de ces personnages que l'on voit arriver si pleins de certitudes, d'espoir et de courage. Les agents d'immigration qui touchent une rémunération pour chaque immigrant installé sont donc tout miel et ne lâchent pas leurs proies avant que celles-ci aient choisi un lot et aient quitté Winnipeg, et pour ce faire, utilisant force amabilités, mensonges ou au mieux demi-vérités.

Une de ces demi-vérités forme le deuxième axe critique du roman. On avait dit aux nouveaux arrivants sur les Canadiens français:

[...] autant dire des compatriotes, des frères de la Nouvelle-France, et dont la réputation est suffisamment établie pour qu'il soit nécessaire d'insister. Ils vous recevront à bras ouverts, et vous aideront dans toutes les difficultés du début (Forestier, 1907, p. 8).

Au fur et à mesure que ces Français s'éloignent de Winnipeg et de la civilisation, ils vont dépendre de la population locale pour se déplacer, se trouver un lot et s'installer. C'est donc une aubaine pour les Canadiens français qui voient arriver ces futurs colons bien pourvus en argent, plutôt naïfs et somme toute assez ridicules avec leurs habits de ville et leurs certitudes tirées de la propagande de l'immigration. Le lecteur assiste alors à un certain nombre de scènes désopilantes où les Canadiens français n'ont pas le bon rôle. Toutefois, au début du moins, ce n'est pas trop méchant, et les Français paient tout trop cher ou se font «mener en bateau». Mais, par la suite, on assiste à un crescendo d'actes haineux de la part des «frères de la Nouvelle-France», qui agissent par jalousie, cupidité ou simplement par désir de nuire: par exemple, tenter de noyer le chien d'une Française, mettre le feu à des broussailles qui vont se propager dans les champs des alentours et détruire toute la récolte. Pourtant, Villemain, un Français déjà sur place, avait prévenu les nouveaux arrivants:

[...] ici [à la Pointe-aux-Rats], méfiez-vous des Franco-Canadiens comme d'une peste. Sournois et rampants quand ils auront besoin de vous ou croiront pouvoir vous soutirer quelque chose, mais en dehors de cela brutaux et arrogants, et ne cherchant qu'à nuire à ces maudits français. Si les occasions ne se présentent pas, ils sauront bien les inventer.

[...]

[...] Certes, si vous les employez, ils se feront payer le plus cher possible; il y en a de plus un certain nombre qui n'ont pas une notion très exacte du tien et du mien. Mais du moins l'on vit tranquille dans leur voisinage, et ils ne vous cherchent pas chicane de parti pris. Presque tous d'ailleurs sont hospitaliers et, dans les jours de misère, ils partageront de bon cœur avec vous ce qu'ils auront [...] (Forestier, 1907, p. 73-74)

Cette critique des Canadiens français et l'hostilité réciproque vont trouver une explication au début de la deuxième partie quand un médecin nouvellement arrivé du Québec va tenter d'expliquer à Villemain, le personnage principal à partir de la deuxième partie, qu'il faut faire une différence entre la plupart des Canadiens français de la région et les habitants de la Nouvelle-France. Ceux du Manitoba ne sont que des malheureux sans éducation qui ont d'abord émigré aux États-Unis et qui ont été pervertis par ce qu'ils ont vu ou subi. Selon le docteur, ce sont en quelque sorte des primitifs ayant «perdu le sens moral» (Forestier, 1907, p. 174) qui reprennent et copient une attitude courante chez une certaine élite. Toutefois, on sent que l'auteur ne veut pas en dire plus. Cette attitude consiste à s'en prendre aux Français et à «dénigrer la France et tout ce qui en vient» (Forestier, 1907, p. 175). Revenons maintenant à la position de l'Église concernant l'immigration française.

Le troisième axe critique concerne les Français et tout particulièrement l'échantillon choisi par l'auteur. En effet, ceux qui sont mis en scène ne sont que ceux qui seront plus tard des vaincus. Nulle part ne sont mentionnés les Français d'origine paysanne, qui, eux, ont réussi leur reconversion. Les vaincus sont tous des gens éduqués ayant pour la plupart le baccalauréat (moins de 10 % de la population à cette époque) qui viennent de la ville et qui n'ont aucune expérience de la vie et du travail à la campagne, ni de la colonisation. Ils arrivent donc au Manitoba n'ayant comme connaissance ou expérience agricole que celle diffusée par la propagande de l'immigration et celle glanée dans des manuels d'agriculture qui s'appliquent plus à la France qu'à l'Ouest canadien. Un certain nombre de ces Français avaient des raisons bien précises pour venir tenter leur chance au Manitoba, soit des faillites et le besoin de rétablir leur fortune, soit des mariages inacceptables en France, ou encore, certains étaient des fils de bonne famille, expédiés au Canada par leur propre famille, pour s'en débarrasser. C'est cet échantillonnage de Français qui constitue les personnages du roman *La Pointe-aux-Rats*. Leurs échecs ne sont que trop prévisibles, du moins pour la plupart, étant donné l'attitude de certains de ces colons qui semblent cumuler les défauts souvent attribués aux Français:

[...] Nous en avons trop qui font parade d'une prétendue supériorité qu'ils ont décrochée je ne sais où, craignent de se compromettre avec le commun des mortels, et nous écrasent de tout le fatras d'une soi-disant science qu'ils ne sont même pas capables de digérer et de comprendre... Foule d'idiots! [...] (Forestier, 1907, p. 176)

Ce troisième axe critique n'épargne donc pas non plus les Français et pourrait se résumer par la remise en question d'une éducation et d'une culture surtout intellectuelle. Elle est adaptée à la France, et là encore l'auteur a ses doutes; elle ne l'est plus du tout quand il s'agit d'en sortir et surtout d'aller coloniser des terres vierges. Ce troisième axe critique peut se rattacher au premier, c'est-à-dire que les services d'immigration propagent un rêve de colonisation qui est en partie une vaste supercherie. Non pas que la colonisation du Manitoba soit impossible, mais elle n'est pas destinée au tout-venant, et elle est beaucoup plus difficile à réussir que ne le laisse supposer la propagande officielle.

Finalement, malgré les critiques contenues dans *La Pointe-aux-Rats*, malgré le parti pris de l'échec des colons français mis en scène, il reste que l'auteur peint le Manitoba comme un lieu plutôt enchanteur, même s'il est cruel parfois, tant par la rigueur de son climat que par l'éloignement de la civilisation. Cela pourrait paraître contradictoire, mais l'auteur possède cette vision romantique de la nature chère aux écrivains des XVIII^e et XIX^e siècles, et c'est, en bonne partie, cet aspect du roman qui en fait son charme. À ce propos, citons un des personnages qui a quitté le Manitoba et qui est allé s'installer en Algérie:

Et pourtant... le croiriez-vous, ma bonne madame Leroy? Malgré notre bonheur actuel, il m'arrive encore [...] de regretter notre vieille ferme de la Pointe et le temps où nous étions voisins!

Oh! Nos bonnes courses des dimanches d'été sur la grande mousse fraîche et humide de l'épinetière, ou dans la tremblère à la saison des fruits! Mon bel érable touffu de la cour, et le grand orme fourchu de la rivière où j'ai si souvent travaillé en compagnie des rats-musqués [*sic*], tandis que les gros poissons venaient m'examiner d'un air intrigué! (Forestier, 1907, p. 462)

Ces évocations s'alignent sur plusieurs pages, et composent une sorte d'ode à un pays grandiose: «si rude au premier abord, si prenant quand on a su le comprendre, et qu'on ne peut s'empêcher d'aimer» (Forestier, 1907, p. 462). Ce n'est donc pas le paysage comme nature qui est vilipendé, mais plutôt une partie de ses habitants et les agents d'immigration.

La plupart de ces immigrants trouveront leur place au Manitoba, et parmi eux beaucoup de Français, même si un nombre important d'entre eux retourneront se battre en Europe lors de la Première Guerre mondiale, abandonnant tout espoir de revenir dans l'Ouest canadien. Quel fut alors l'impact de ce roman sur d'éventuels colons? Nul ne le sait, et ne le saura jamais. Toutefois, ce grain de sable dans le rouage bien huilé de l'idéologie de la colonisation témoigne d'une autre vérité qui rend à l'Histoire une partie d'humanité que cette Histoire et le mythe auraient tendance à effacer des livres et des mémoires.

BIBLIOGRAPHIE

- COLLET, Paulette (1984) «Les romanciers français de l'Ouest et du Nord-Ouest», *Bulletin du CEFCO*, n° 16, p. 2-27.
- DORGE, Lionel (1976) *Le Manitoba, reflets d'un passé*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 182 p.
- FRÉMONT, Donatien (1980) *Les Français dans l'Ouest canadien*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 193 p.
- FORESTIER, Georges (1907) *La Pointe-aux-Rats*. Paris, Plon-Nourrit, 474 p.
- _____ (1915) *Dans l'Ouest canadien*, Paris, Plon-Nourrit, 279 p.
- LOUIS ET JEAN (1911) *L'aisance qui vient*, Paris, Bloud, 214 p.
- PAINCHAUD, Robert (1986) *Un rêve français dans le peuplement de la prairie*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 303 p.
- PRÉVOST, Philippe (1994) *La France et le Canada d'une après-guerre à l'autre (1918-1944)*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 490 p.
- YON, Armand (1965) «Les Canadiens français jugés par les Français de France (1830-1939)» (1^{re} partie), *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 19, n° 3, p. 443-462.